

font les peuples sains ; et les peuples sains font les peuples prospères et heureux.

Est-il nécessaire de citer l'exemple de Sparte, d'Athènes et de Rome pour démontrer la vérité de cette assertion ? N'est-ce pas autant à leur forte éducation physique qu'à leur haute culture intellectuelle que les peuples anciens ont dû leur grandeur ? L'on sait que le peuple le plus riche du monde, le peuple juif, doit sa prospérité à la bonne santé dont il jouit, grâce à la pratique des conseils hygiéniques du Talmud.

On dira peut-être qu'il semble que la prospérité d'un peuple n'est pas liée au degré de santé de quelques individus. Il n'en est rien, car, comme le corps humain, le corps social souffre de la souffrance de ses membres. Qu'un père de famille tombe gravement malade, quelle source de trouble et d'anxiété ! Et au point de vue économique, quel dérangement ! que d'intérêts lésés ! que de projets suspendus ou même abandonnés ! La plus légère indisposition d'un directeur de banque, de chemin de fer ou de compagnie de navigation, suffit pour précipiter une crise financière désastreuse.

Qui n'a présent à la mémoire le pénible souvenir des dommages causés par la variole en 1885 ? En moins de six mois, le fléau a décimé nos rangs, paralysé l'industrie, ralenti le commerce, jeté la terreur dans les esprits, et tari, pour ainsi dire, la fortune et le bonheur publics dans leur source même : la santé.

On ne dira pas, j'espère, que les épidémies sont rares et que leur apparition périodique ne nécessite pas l'intervention du pouvoir public. Non, on devra avouer qu'elles sont très communes ; car je pourrais citer plus de quarante localités de cette province où l'une ou l'autre des maladies suivantes existe à l'état endémique : la diphtérie, la fièvre typhoïde, la variole, la scarlatine etc., etc. N'est-il pas d'intérêt public que l'on s'enquière des causes de ces fléaux, des moyens de les enrayer et d'en prévenir le retour ? Supposons qu'il n'y ait pas de maladies contagieuses en cette province, devrait-on se croiser les bras et attendre que Chicago ou New-York (1) nous fassent leur don habituel de semences d'épidémies ? Non, le vieil axiome : *Si vis pacem, para bellum* a encore toute sa valeur et signifie en termes d'hygiène :—*Si tu veux la santé, prémunis-toi contre les maladies !*

Et puis, il ne s'agit pas uniquement ici de la prévention des grandes épidémies ; il faut remonter plus haut, c'est à la source même

---

(1) On se rappelle que c'est de Chicago que nous est venu le premier cas de variole en février 1885 ; et l'on sait que du 1er au 24 de mai dernier, il y eut à New-York plus le quatre-vingts cas de variole.